

La bibliothèque de mon oncle : [suite]

Autor(en): **Toepffer, Rodolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 45

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

36

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Cependant mon ouvrage avançait. Levé dès l'aube, je montais à mon atelier pour y travailler avec ardeur jusqu'au déclin du jour.

C'est à ces habitudes laborieuses que je dus de faire quelque connaissance avec le géomètre. A l'aube aussi, il sortait de chez lui avec sa fille; nous montions ensemble l'escalier, et, tandis qu'il entraînait dans son atelier pour désigner à cette jeune fille les travaux de sa journée, j'allais de mon côté m'établir dans le mien. Le voisinage et cette conformité d'habitudes nous rapprochèrent peu à peu; malgré tout le prix que cet homme attachait à l'emploi du temps, il en était déjà venu à perdre une ou deux minutes en causeries sur le pas de la porte lorsque le sujet que nous avions commencé à traiter en montant exigeait impérieusement quelques brèves paroles de plus.

Pendant que nous montions, sa fille montait devant nous, tenant la clef de l'atelier dans sa main. C'était une personne d'une taille agréable et d'une figure noble plutôt que jolie. Toujours tête nue, d'une mise extrêmement simple, ses beaux cheveux lissés sur le front étaient, avec sa jeunesse et sa fraîcheur, sa plus réelle parure.

Les traits d'une éducation forte se reconnaissent à tout âge chez ceux qui en ont reçu le bienfait. Bien que soumise et timide, cette jeune fille portait sur son front l'empreinte de cette fierté un peu sauvage qui se peignait avec plus d'énergie sur le visage de son père. Ignorante des manières du monde, elle en avait qui lui étaient propres, nobles et réservées, en telle sorte que, simple comme sa condition, elle n'en avait pas la commune et vulgaire physionomie.

C'était néanmoins une chose singulière et intéressante que de voir cette jeune personne, laborieuse à l'âge du plaisir, vouée sans relâche et presque sans récréation à des travaux d'ordinaire étrangers à son sexe, et, toute jeune qu'elle était, subvenant, en commun avec son père, à l'entretien de la famille.

Je ne tardai pas à devenir assez régulièrement matinal pour ne jamais être exposé à monter seul à mon atelier. Seulement il arrivait quelquefois que, le géomètre ayant assigné l'ouvrage dès la veille, Henriette montait seule. C'était mes mauvais jours; car, craignant de lui causer un embarras que déjà j'éprouvais moi-même, je ne savais mieux faire alors que de hâter le pas si je me trouvais devant elle, ou de le ralentir si je l'entendais monter devant moi.

Une fois établi dans mon atelier, j'attachais un charme singulier à la présence de mon invisible compagne, trouvant une agréable distraction aux moindres bruits qui me peignaient son pas, son geste ou ses divers mouvements. Aussi, quand l'heure des repas l'appela à descendre, j'éprouvais une impression d'isolement et d'ennui, de façon que, peu à peu, je m'habituai à m'absenter aux mêmes heures qu'elle.

Au milieu de mes nouvelles distractions, une circonstance me revenait souvent à l'esprit. Les premiers jours, avant mes habitudes matinales, il lui était arrivé quelquefois de chanter une petite ballade durant ses longues heures de travail; et puis ce chant avait cessé tout à coup, et justement à l'époque où j'avais commencé à l'écouter avec un plaisir plus grand. Était-ce hasard? Était-ce à mon intention? M'avait-elle assez remarqué déjà pour s'imposer cette réserve? Cette réserve indiquait-elle qu'elle s'occupât de moi comme je m'occupais d'elle!

Voilà cent questions, et une foule d'autres, qui me donnaient infiniment à songer, à méditer. Aussi, après mes copies, je n'entrepris plus rien. Mes toiles restèrent oisives, mes pinceaux gisaient épars; nulle chose n'avait de s'avoir auprès du sentiment qui alimentait mes journées.

Et ce n'étaient plus, comme jadis, ces rêveries dont je m'avouais moi-même le vide et la folie. Cette fois, au contraire, l'idée de mariage s'offrit des premières à ma pensée, et, dès qu'elle y fut entrée, elle n'en sortit plus.

Avant de m'être enquis comment ou de quoi vit un ménage ou s'élevait une famille, déjà, et surtout, je m'occupais de combiner certaines dispositions dont la possibilité facile prêtait à mes désirs tout l'attrait d'une réalité prochaine.

En effet, tout se réduisait à percer une porte dans la cloison... Alors la mansarde d'Henriette devenait notre chambre nuptiale, la mienne notre atelier de travail, où, elle à ses feuilles, moi à mes toiles, nous coulions des jours filés de paix, de bonheur et d'amour.

Un matin, je songeais à ces choses, accoudé sur ma fenêtre et regardant machinalement le vieux régent qui arrosait les tulipes de son petit jardin, lorsque Henriette parut tout à coup à la sienne.

Elle ne me cherchait pas, comme je pus le reconnaître à la vive rougeur qui colora subitement ses joues; toutefois, à moins de laisser voir que ma présence lui causait plus d'impression qu'il ne convenait à sa fierté de l'avouer, elle ne pouvait se retirer subitement. Elle demeura donc; seulement, pour dissimuler son embarras, elle regardait en face d'elle les nuages flotter dans les airs.

L'occasion était unique d'entrer enfin en conversation avec celle dont je me proposais de faire ma femme. Aussi, faisant un effort extrême pour surmonter une vive émotion:

« Ces tulipes... » dis-je au régent...

A peine avait-je prononcé ces deux mots, qu'Henriette retira sa tête avant que le régent eût levé la sienne, et l'entretien demeura là.

« Ah! ah! vous me regardez faire? dit le régent. Malin! je devine votre pensée.

Passé encor de bâtir, mais bâtir à cet âge!

D'abord ce sont, jeune homme, des tulipes;

Eh quoi! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Tenez, cette bariolée-ci, qui vaudrait vingt ducats en Hollande, je la destine à mon épouse:

Purpureos spargam flores...»

Le régent citait encore, que, troublé et confus, j'avais déjà refermé ma fenêtre.

Le mauvais succès de cette tentative m'ôta l'envie de la renouveler; pendant plusieurs semaines, je me bornai à suivre discrètement le cours des habitudes dont j'ai parlé.

Henriette recevait quelques rares visites. Sa mère, lorsque les soins du ménage lui laissaient quelques instants de loisir, montait travailler auprès d'elle. Aussitôt me rapprochant de la cloison, je retenais mon haleine pour mieux entendre leurs discours.

« Votre père, disait la mère, sera de retour vers six heures. J'ai disposé vos frères pour que nous puissions sortir ensemble.

— Je vous verrai sortir sans moi, ma mère; car je ne prévois pas que, si je quitte cet ouvrage, il puisse être rendu demain. C'est jeudi, vous le savez, que se paye le terme.

— Vous êtes, ma chère enfant, bien nécessaire à la famille; je me réjouis que vos frères puissent vous soulager.

— Je m'en réjouis pour mon père.

— Votre père est fort, Dieu merci, et jeune encore. Je ne redoute pour lui que la maladie et l'âge... Vous pourriez nous manquer, Henriette.

— Je suis forte aussi, et j'espère vivre.

— J'y compte, ma chère enfant; mais l'âge viendra de vous établir.

— Je vous appartiens, ma mère. D'ailleurs j'aime mieux garder cette gêne où nous vivons ensemble que de l'échanger contre une gêne où je vous serais étrangère.

— C'est donc un époux riche que vous voulez, Henriette?

(A suivre.)



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Le crieur public devait être M. Louis Curtat, le peintre bien connu, l'arrière petit-fils du doyen Curtat, qui aurait revêtu un costume 1803 à habit brun, à pans coupés, à gilet à revers, avec un chapeau Camille Desmoulins. Entouré de deux grenadiers de 1803, de Vaudoises en costume et d'Éclaireurs, il eût défilé les vers suivants, dus à la plume de Mme Schnetzer-Vincent:

Une bande d'enfants précédant le crieur, crie:

Place! Place!
C'est le crieur qui passe.

Oyez l'édit!

Puis, le silence rétabli, le crieur:

Bourgeois! Si j'ai vêtu mes frusques de jadis, c'est que le soleil roux rebrousse dans l'ellipse et que nous vivons tous des temps d'Apocalypse. Les glas, autour de nous, sonnent dans les beffrois. Dans un fleuve de sang lutte et vaincra... le Droit. Mais dès tantôt cinq ans, pour préserver nos terres, nos hommes tour à tour s'en vont à nos frontières, et vaillants, prêts à tout, font chaîne de leur corps. Pour tenir jusqu'au bout, il faut tendre l'effort! Il faut de l'argent clair avec un peu d'adresse.

Lors donc et dans huit jours, j'annonce une Kermesse où prendront rendez-vous les champs et la cité, la Terre nous offrant ses produits enchantés. Bourgeois, que la disette a rendu maigre et sobre, Tu t'y délecteras des richesses d'octobre!

Campagnard, fatigué du silence des champs, Tu embriras le cœur de danses et de chants, Pour toi, rêveur, amant des choses d'autrefois, Revivront pour un jour les grenadiers vaudois Et leurs dames d'antan, sous la coiffe authentique... Et si j'annonce enfin comédie et musique, J'aurais, je crois, fini mon boniment.

.... Et vous salue poliment.

L'HYMNE AMÉRICAIN

Les chants nationaux, les hymnes qui remuent profondément les masses ne sont pas, comme on le pourrait croire, des œuvres longuement mûries dans la méditation du cabinet.

La science musicale, la technique verbale ne seraient rien par elles-mêmes si l'inspiration ne venait leur donner des ailes. Or, que faut-il pour emporter les foules? Du souffle...

Et ce souffle ne peut être une brise harmonieuse et légère qui caresse les fronts, mais un vent du large, profond et sublime, qui balait tout sur son passage, soulève les âmes de la multitude et les entraîne dans un tourbillon sacré, par la puissance du rythme ou la noblesse du sentiment.

C'est au souffle, dit un correspondant des *Annales*, que l'on doit la fière *Marseillaise*. C'est au souffle venant de l'indignation patriotique que nous devons le hautain *Rhin allemand*. L'hymne américain, lui aussi, est dû au souffle.

Il a été composé, en 1812, par Francis Scott Key, du Maryland, pendant la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre.

Quand les Anglais attaquèrent Baltimore, Key fut envoyé en parlementaire et, retenu par l'amiral anglais sur la frégate *La Surprise*, il passa une nuit dans l'angoisse, à côté des canons qui tiraient sur sa ville.

A l'aube, il vit le drapeau des *stars and stripes* toujours flottant sur les bastions du fort Mc Henry.

Et le chant jaillit sous l'émotion du moment...

Prudence. — Un soldat rentre à la caserne, après avoir trop fêté la dive bouteille.

Rencontrant son capitaine, le fantassin s'efforce de marcher droit, mais il ne salue pas, dans la crainte de perdre un équilibre sérieusement menacé.

LE CAPITAINE. — « Alors!... Quoi!... On ne salue pas? »

LE SOLDAT (la voix pâteuse et retenant un hoquet): « S'cusez, mon cap'taine; mais j'peux pas... J'ai peur qu'ça verse. » — C.